

**L'ÉCRITURE DU VIDE : UNE PERSPECTIVE ANALYTIQUE DE COMMENT
CUISINER SON MARI À L'AFRICAINNE DE CALIXTE BEYALA**

Delali Kofi TORTOR

University of Mines and Technology (UMaT), Tarkwa, Ghana

kdtortor@umat.edu.gh

&

Dawn Kwashie GANU

University for Development Studies, Tamale, Ghana

gdawn@uds.edu.gh

&

Emmanuel Selorm GLIGBE

University of Cape Coast, Ghana

emmanuel.gligbe@ucc.edu.gh

Résumé : La littérature contemporaine des femmes est une littérature engagée et engageante qui va au-delà des fonctions fondamentales de la littérature telle la fonction divertissante, moralisatrice et didactique pour servir comme une arme pour rejeter l'ordre patriarcal établi et reconstruire une nouvelle identité pour la femme. Lorsqu'une écrivaine contredit les grandes lignes de la littérature des femmes comme la représentation des personnages féminins prospères, la revendication de la parole à la femme, la valorisation du corps et rehausse plutôt l'ordre patriarcal établi, il est vide. L'étude sera orientée par le paradigme théorique d'écriture féminine proposé par M. Cixous (1975) et le concept du genre et du patriarcat. En se servant de la technique d'analyse déductive, cet article tente de montrer que *Comment cuisiner son mari à l'africaine* de Calixthe Beyala contredit les grandes lignes de la littérature des femmes, ainsi, "l'écriture du vide".

Mots clés : vide, autonomisation, racisme, prostitution, érotisme

Abstract : Contemporary women's literature is a committed and engaging literature that goes beyond the fundamental functions of literature such as the entertaining, moralizing and didactic function to serve as a weapon to reject the established patriarchal order and rebuild a new identity for women. When a writer contradicts the broad outlines of women's literature such as the depiction of prosperous female characters, the claim of the word to women, the valuing of the body and instead elevates the established patriarchal order, it is empty. The study will be guided by the theoretical paradigm of female writing proposed by M. Cixous (1975) and the concept of gender and patriarchy. Using the technique of deductive analysis, this article attempts to show that *Comment cuisiner son mari à l'Africaine* by Calixthe Beyala contradicts the broad lines of women's literature thus, the novel is empty.

Key words: empty, empowerment, racism, erotism, prostitution

Introduction

L'écriture des femmes s'inscrit généralement dans une démarche égalitariste des sexes ; dénonciatrice des discriminations et revendicatrice d'une nouvelle identité afin de reconstruire pour la femme son image reluisante déformée depuis des siècles dans les discours comme dans les textes des hommes. L'écriture des femmes à caractère militant naquit véritablement avec le texte précurseur de Beauvoir 1947. Toutefois, sur le plan définitionnel, la notion d'écriture des femmes s'inscrit principalement dans le paramètre de l'écriture féminine de Cixous (1975). Une lecture de son texte *Le rire de la Méduse* attribut trois caractéristiques principaux à l'écriture féminine (Chaudet, 2016). On note le privilège de la voix, le lien avec le corps et de la représentation de l'intime (Cixous, 1975). Désormais, le roman des femmes cherche à établir une démocratie sexuelle et une justice sociale. Toutefois, lorsque cette littérature contredit les grandes lignes de force de l'écriture féminine contemporaine, autour desquels s'articulent les différences : la revendication de la spécificité de la « parole » ou de « l'écriture » féminine, la valorisation du corps et de l'inconscient, le refus des mythes féminins élaborés par la littérature masculine et la recherche d'une image littéraire nouvelle de la femme, plus véritable [elle est considérée vide](Cremonese,1997, p. 17).

Cet article cherche à montrer que *Comment cuisiner son mari à l'Africain* de Calixthe Beyala est une écriture du vide. L'étude sera orientée par le paradigme théorique d'écriture féminine de M. Cixous (1975) et le concept du genre et du patriarcat indispensables à l'analyse des rapports des sexes (M. Wittig, 2002) Notre réflexion va débiter avec *Romans des femmes*. Ensuite, on essayera de montrer que le roman n'a pas d'engagement particulier. En plus, on verra en quoi la narration est jugée d'être lente. Finalement, l'article va considérer le langage érotique du roman. Ceci va être suivi par une conclusion qui va récapituler les sujets importants évoqués dans l'étude.

1. Romans des femmes : un instrument de transformation

Étant devenu instrument de restructuration et de reconstruction, le roman « n'est plus seulement un amusement, une récréation ; c'est tout ce qu'on veut, un

poème, un traité de pathologie, un traité d'anatomie, une arme politique, un essai de morale » affirme Zola cité par Loison (2008, p. 11). La quête de transformer et de reconstruire la société sont plus importantes dans la littérature des femmes surtout celles des femmes africaines. Il s'ensuit que les textes des femmes deviennent donc un engagement pour une transformation sociopolitique, morale, économique, raciale et culturelle pour assurer l'épanouissement de l'humanité surtout la femme. Ainsi,

les grandes lignes de force de l'écriture féminine contemporaine, autour desquels s'articulent les différences : la revendication de la spécificité de la parole ou de l'écriture féminine, la valorisation du corps et de l'inconscient, le refus des mythes féminins élaborés par la littérature masculine et la recherche d'une image littéraire nouvelle de la femme, plus véritable (Cremonese, 1997, p. 17).

Dans cette tentative de prendre la parole pour redéfinir l'identité de la femme et revendiquer une nouvelle place, les écrivaines africaines abordent différents sujets préoccupants comme :

Les affres du mariage, avec l'amour, la jalousie, la concurrence, l'adultère, l'abandon, la stérilité, et puis les enfants, les tensions, les ruptures. Dans le contexte du conflit tradition/modernisme, elles abordent les problèmes des croyances et pratiques traditionnelles, de la condition féminine, de la famille étendue et ses contraintes (Kesteloot, 1992, p. 482).

Le distinguo évident entre l'écriture des femmes et celui des hommes se situe dans le contenu thématique et dans la technique de présentation : une présentation des personnages masculins démunis et ennuyeux par opposition aux personnages féminins prospères, intelligents. Ces personnages féminins sont des masques derrière lesquels les auteures se cachent (Bonnet & Salem, 2005) pour préconiser des modèles pratiques pour la libération et l'autonomisation des femmes (Dokotala, 2016).

1.1. *Écriture sans engagement important*

Que devient de *Comment cuisiner son mari à l'Africaine* de Calixthe Beyala : un texte de femme d'esthétique nihiliste qui se situe thématiquement hors des grandes lignes de la littérature des femmes en représentant généralement des personnages féminins malheureux et oisifs qui consacrent toute leur vie pour séduire l'homme. Que devient ce roman qui n'a pas de thème particulier et qui contredit la convention du

militantisme féminin/féministe pour rehausser l'hégémonie masculine. Que devient ce roman qui ne communique presque rien ?

Signalons en passant que dans le contexte de cette étude, nous concevons le roman comme un enchaînement d'événements, une histoire qui est censée de communiquer le message de l'auteure : un message qui répond au besoin social, culturel, politique, religieux, moral d'un ou des groupes de personnes de son époque. Ceci étant, un roman peut être vide quand il n'a aucun engagement thématique pertinent à son époque mis en lumière à travers l'immobilisme psychologique et l'oisiveté des personnages. Un roman vide signifie ainsi un roman qui ne traite aucun sujet qui intéresse les lecteurs, un roman dont le message n'est pas pertinent aux besoins des lecteurs.

Normalement, l'on espère à ce que le personnage principal ou au moins un autre personnage d'un roman soit porteur du message, de la philosophie ou vision du monde de l'auteure. Bonnet et al. (2005) partagent la même idée dans l'extrait suivant :

Entre les personnages et leur auteur il y a la fonction narratrice, autrement dit ce masque derrière lequel l'auteur se cache, en sorte que tout ce qu'il dit de lui en l'attribuant au personnage devient un matériau dont l'imagination s'empare pour le récompenser et construire une individualité fictive en laquelle l'idée de l'homme s'objective Bonnet et al. (2005, p. 165).

Ceci implique que l'écrivaine vit dans ses personnages souvent féminins pour être découvert par le lecteur ou la lectrice (Cook, 1995). Ainsi, il y a définitivement un vide lorsque tous les personnages incarnent des valeurs contradictoires aux besoins et aux attentes de son public et époque, et aussi aux valeurs universelles de son temps. C'est ce vide qui ressort de *Comment cuisiner son mari à l'africaine* de Calixthe Beyala quand l'on considère bien le thème, l'espace, les personnages voire la technique narratologique du roman.

Tout d'abord, le prologue du roman résume le comportement séduisant et le désir incurable d'Aïssatou « d'attraper » un homme tous les temps. D'emblée, on se demande pourquoi Beyala, une militante de droits de la femme présente un personnage principal féminin qui s'efforce de séduire et ensorceler l'homme à l'aimer. On note à la page 12 aussi qu'Aïssatou utilise l'assimilation comme arme pour séduire les Blancs. Tout ce qu'elle fait est « de plaire à l'homme blanc » (Beyala, 2000, p. 13).

L'idée majeure qui se dégage de ce propos est l'indispensabilité de l'homme dans la vie de la femme. Ne s'agit-il pas donc d'une contradiction de la promotion de valeur de libération et d'autonomisation de la femme ?

À première vue, il semble que Beyala peint la situation de la femme immigrée mais cela est loin d'être le cas. Une lecture du texte montre que ce thème est vivement abandonné ou détourné vers le désir sexuel incontrôlable d'Aïssatou. Cette vie de promiscuité ne lui profite pas mais lui cause des traumatismes psychologiques. Elle l'affirme : « J'ai le cœur lourd et personne n'est là pour se rendre compte à quoi j'aspire » (Beyala, 2000, p. 34). L'on espère à ce que ses nombreux partenaires sexuels lui apportent du confort pendant les moments difficiles. Dans ce cas, on pourrait penser que Beyala présente le corps de la femme comme instrument de survie.

Outre, ayant été déçue maintes fois par l'homme blanc, Aïssatou a recours à la cuisine comme appât pour « attraper » un Noir : monsieur Bolobolo. On est tenté de demander quelle valeur Aïssatou représente au juste dans le texte ? Généralement, les personnages principaux sont des modèles de la vie réelle. Même s'ils « sont imaginaires, leurs comportements correspondent à la réalité et ils sont représentants des caractéristiques de leur classe sociale » (Mirfendereski & Heidari, 2016, p. 37).

On reconnaît la démonstration de la compétence culinaire de la femme comme une valeur importante surtout dans la société traditionnelle africaine. Toutefois, la libération de la femme rompt avec « le point de vue patriarcal voulant que les femmes (...) sont des objets qu'il faut manipuler, asservir » (Bunch Hinojosa & Reilly, 2000, p. 83). Les militantes des droits des femmes et la littérature des femmes encouragent les hommes à participer dans les travaux domestiques. Si Beyala contredit ce principe fondamental du féminisme et fait l'éloge de l'asservissement de la femme et du concept de la femme au foyer dans *Comment cuisiner son mari à l'africaine*, elle pousse à conclure que son message est un décalage temps. Le message est plutôt apte à l'époque aristotélicienne où la femme est portraiturée dans les textes littéraires et dans les discours comme un objet toujours au service de l'homme.

En plus, le mouvement triangulaire très restrictif d'Aïssatou dans le texte renforce la notion d'asservissement de soi pour plaire à l'homme. Les lieux suivants :

le marché, la cuisine et la chambre trahissent la notion du rien, d'oisiveté, d'improductivité du roman. Ceci est ainsi parce que « tout roman a partie liée avec l'espace. Même si le romancier ne le décrit pas, l'espace est de toute façon impliqué par le récit » (Raimond 1989, p. 168).

On doit noter également qu'à l'exception de Bijou, les personnages tels Monsieur Bolobolo, sa mère, Aïssatou et d'autres personnages sont des personnages médiocres, attardés qui n'évoluent pas psychologiquement. Ils sont quasiment encagés dans des espaces fermés et dépréciatifs. Ces espaces ont des effets psychologiques négatifs sur eux. Aïssatou, le personnage principal qui devrait être la figure représentative de la femme dans le texte doit normalement vivre selon la philosophie du militantisme féministe : une philosophie érigée sur le principe de liberté, d'autonomie et d'émancipation. En définitive, la récurrence de ce mouvement triangulaire d'Aïssatou ne démontre aucune tentative de libération de la femme des tares du patriarcat.

1.2. *Narration lente*

Sur le plan narratologique, le mouvement d'Aïssatou bloque le tissu événementiel, tue tout suspense et rend le roman mort donc vide. La paix restaurée dans la relation Aïssatou-Bolobolo semble être le seul souffle de cette histoire morte. L'on pourrait se demander à savoir l'importance du récit parce que quand la dépendance de Bolobolo sur Aïssatou aggrave la situation financière déjà précaire de cette dernière. Il exige d'aller au-delà de cette histoire pour questionner aussi le message principal du texte. Qu'est-ce que ce texte communique au juste aux lecteurs et aux lectrices ? Est-il simplement la vie morose de la femme immigrée ou le succès du roman s'est enfoui dans son titre ? Thématiquement aussi, le roman n'a pas de message. Les thèmes dominants : la promiscuité sexuelle et la cohabitation sont des relations sexuelles juridiquement « illégales » ; socialement, moralement et culturellement inacceptables. Définitivement, aucune leçon pertinente ni découle du titre ni des thèmes de ce roman de Calixthe Beyala. Ceci supposition renforce la notion du vide du roman.

En plus, la littérature contemporaine des femmes doit chercher, normalement, à libérer la femme. Ainsi, elle doit véhiculer ses idées « soit que l’auteur intervienne directement [en donnant sa leçon] ; soit que les personnages se fassent porte-parole ; soit que le roman illustre une thèse [qui se tâche d’autonomiser la femme » (Bénac, 1988 p. 440). L’absence de ces procédés dans *Comment cuisiner son mari à l’africaine* signale et confirme plus le vide du roman.

Une autre controverse très significative dans le texte s’articule autour de la personnalité de monsieur Bolobolo. Psychologiquement, il est semblable à Aïssatou. Idéologiquement, il est unidimensionnel ; il ne pense à rien d’autre qu’à courir les filles. Il est opportuniste. Cette dernière thèse s’affirme dans le discours suivant d’Aïssatou : « Monsieur Bolobolo ne se demande pas d’où vient le repas » (Beyala, 2000, p. 146). Il s’agit de cela d’une attitude d’irresponsabilité, de malhonnêteté, d’opportunisme et en quelque sorte de tricherie. Monsieur Bolobolo exploite la mesquinerie d’Aïssatou et économise pour exécuter son projet de flirte. En plus, l’espace dans lequel il évolue est aussi minuscule que sa mentalité. Rien n’est dit des lieux où il se rend. Analytiquement, le silence sur son travail est analogue à son importance dans le texte. Comme son travail ne vaut pas la peine d’être mentionné, sa personnalité aussi ne contribue rien au développement de l’intrigue. Le devoir que Beyala lui a assigné est jusqu’à ce point embrumé.

Par ailleurs, on doit noter que l’exploitation sexuelle d’Aïssatou par monsieur Bolobolo et son opportunisme ne peuvent pas être considérés comme une parodie du sexe masculin. Pareillement, elle ne peut pas non plus être une satire de la masculinité puisqu’à la fin, monsieur Bolobolo n’a rien regretté ni rien perdu. Pour quelle raison est-il créé ce personnage ? Normalement, chaque personnage contribue au développement des thèmes du roman. Si l’on se retrouve face à des situations où les rôles des personnages ne sont pas décelables, il revient à souligner que le texte n’a pas de thèmes particuliers. Cela suggère qu’il est vide.

Un autre personnage aussi médiocre qu’inutile qui n’a pas référent dans la réalité est la mère d’Obolobolo. Déraillée psychologiquement, elle assume un état infantile. Son état mental et sa vie d’engourdissement n’a aucun effet particulier sur

l'histoire à l'exception du fait que son fils Bolobolo en profite pour écarter Aïssatou afin d'être libre pour flirter davantage. D'autres femmes évoquées, la concierge y comprise sont aussi des personnages démunis, inactifs et stéréotypés. Leur but est le mariage et elles parcourent les marabouts afin d'en parvenir. Effectivement, ils renforcent le patriarcat qui fait l'homme dieu sans qui on ne peut pas survivre.

Même si l'on soutient que cette représentation semble condamner le comportement de ces femmes qui pensent seulement à l'homme, elle suscite nombre de problèmes. Le message de ce type de représentation ressort plus clairement en comparant (directement ou indirectement) ces personnages oisifs avec au moins un personnage féminin prospère, intelligent, indépendant dans le texte. Dans la situation où tous les personnages sont comparativement semblables comme le cas de *Comment cuisiner son mari à l'africaine*, la compréhension du message devient floue. Or, serait-il possible que Beyala veuille dire que toutes les femmes ne pensent qu'aux hommes ? En définitive, aucun message important n'est communiqué à travers la personnalité de ces personnages. Un tel roman est sûrement vide.

On doit souligner pourtant que le seul personnage qui semble démontrer une exemplarité et indépendance psychologique dans une faible mesure est Bijou, un personnage secondaire qui apparaît sur scène que deux fois. Sa première entrée en action est à la page 97 chez monsieur Bolobolo où se trouve Aïssatou avant son arrivée. La deuxième apparition est chez Aïssatou pour la prévenir que son copain Bolobolo n'a aucun intérêt pour elle (Beyala, p. 115- 118). Malgré la présence de ce personnage qui exemplifie, en quelque sorte, le personnage féminin de la littérature des femmes, un type novateur, il est loin de conclure qu'elle est la porte-parole de Beyala. Quelle parole porte-t-elle même quand son rôle dans l'histoire est indécidable ? La seule action qu'elle entreprend est de se disputer et de se battre avec Aïssatou à cause de Bolobolo. Si c'est ce personnage secondaire qui incarne l'image de l'auteure, on pourrait se demander quelle valeur Beyala veut inculquer aux lecteurs et aux lectrices à travers son image.

2. L'érotisme langagier démesuré

L'érotisme démesuré, synonyme du blasphème et d'immoralité sur le plan religieux et social respectivement, laisse beaucoup à désirer. L'on est tenté de se demander à quoi le roman tient à communiquer à travers ce langage érotisé. La représentation du corps, un indice de liberté d'exprimer le sentiment pour la grande majorité des écrivaines semblent introduire le langage érotique dans la littérature contemporaine. Malgré cela, la thématique du corps érotique ou pornographique qui pourrait entraîner l'emploi de langage érotique d'une manière démesurée brise généralement les règles de la morale traditionnelle et de la bienséance privilégiés dans les sociétés conservatives. Ce langage érotique est souvent mal accepté dans la société africaine. Systématique, l'euphémisme est employé pour exprimer les matières de ce type pour des raisons de pudeur. Cela étant, il y a inévitablement un vide qui est creusé entre Beyala et les lecteurs africains ou les lectrices africaines. Face à ce vide, comment est-ce que le message de Beyala, s'il en est un, peut être passé puis acquiescer ?

Outre, la thématique du corps érotique que Beyala voulait démontrer détourne le roman de toute forme d'exemplarité. Même à table, sans laver les mains, monsieur Bolobolo caresse Aïssatou. Cette dernière affirme : « Monsieur Bolobolo me pousse contre la table, glisse ses mains entre mes cuisses. Je ressens une vive brûlure à la naissance de mes sexes ! (...) Je lui explique qu'il a oublié de se laver les mains » (Beyala, 2000, p. 136). Bien que ceci peut être vue comme la liberté d'expression ou l'expression du sentiment ou encore peut-être l'expression du contrôle du corps, au fond, Beyala peint une image dénigrante de la femme à travers les rapports sexuels qui ne sont guidés par aucune éthique. C'est Aïssatou qui est victime de cette indécence. Elle ne s'accorde aucune valeur à tel point qu'elle justifie ce qui lui cause de douleur comme étant l'expression d'amour de l'homme. N'est-elle pas chassée par le même homme sans aucune raison valable enfin ? On trouve difficile à comprendre pourquoi Beyala semble réduire la dignité de la femme ? Cette représentation contradictoire à l'ordre de l'écriture des femmes accentue davantage l'hypothèse de vide du roman.

2.1. Femme déshumanisée

Une autre critique qui renforce le concept du vide dans le texte est la négation des femmes dans le roman. Cette négation ressort principalement du thème de prostitution ou plutôt de la promiscuité sexuelle. La prostitution est conçue dans cette étude comme toute pratique sexuelle vénale et toute pratique sexuelle en dehors du mariage légitime. Dans *comment cuisiner son mari à l'africaine*, la prostitution de la femme est auto-imposée. On ne peut constater que Beyala présente la femme comme un objet du plaisir, un sexe faible qui vit dans l'illusion et n'est jamais satisfait sexuellement. Dans le contexte général de la littérature des femmes, la prostitution est instrumentalisée pour dénoncer l'exploitation sexuelle et financière ou venger l'irresponsabilité de l'homme. La prostitution sert également comme moyen de survie et d'échappatoire à l'absurdité de la vie de femme. Chez Ndiaye (2009), par exemple, elle est présentée comme un moyen de survie de la femme. En dernière analyse, dans les textes des femmes, la convention et la conception du thème de prostitution vise à mettre l'homme dans des paramètres exigus et montrer la capacité de survie de la femme.

Cependant, dans *Comment cuisiner son mari à l'africaine*, Beyala représente l'inverse où Aïssatou change sans arrêt de partenaires pour aucun motif particulier mais peut-être pour le simple désir d'être épouse. Aïssatou raconte : « Nous attirons les hommes tels des chiens. Ils halètent patte en l'air, glousse, et quand l'un d'eux réussit à attraper l'une d'entre nous (...) il l'exile dans les soirées » (Beyala, 2000, p. 13). À première vue, le rapprochement de l'homme au chien dans l'extrait semble démystifier l'homme et caricaturer son instinct sexuel. Mais au fond, le mot chien conduit à une ambiguïté à tonalité très forte. Une mûre réflexion conduit à découvrir que Beyala fait également de la femme victime de sa comparaison. La femme entretient des rapports avec ces « chiens » : référent des hommes. Logiquement, elle est aussi animalisée. L'on trouve difficile à déceler le message de l'auteure. Bien sûr, une représentation n'est pas toujours obligée de communiquer un message. Le côté divertissant et interrogatif importe également dans un roman. Malheureusement, ici,

aucun de ces aspects n'est pas clairement illustré. Face à ces ambiguïtés, l'on ne sait pas exactement l'objectif que Beyala poursuit à travers cette représentation.

Par ailleurs, le vide qui ressort à travers la négation de l'image des femmes dans le texte devient plus visible quand l'on considère bien le décalage entre l'éducation d'Aïssatou et ses discours. En tant qu'une femme d'origine africaine, Aïssatou est le produit de l'éducation informelle qui est, « pleine de charme, a le pouvoir de déclencher de bons réflexes dans une conscience adulte forgée à son contact. Douceur et générosité, docilité et politesse, savoir-faire et savoir parler » (Bâ, 1979, p. 71) et de l'éducation occidentale fondée sur la liberté et l'égalité. Aïssatou étant le produit des deux formes d'éducation doit normalement « sortir de l'enlèvement des traditions, superstitions et mœurs (...) élever [sa] vision du monde, cultiver [sa] personnalité, renforcer [ses] qualités, mater [ses] défauts ; faire fructifier en [elle] les valeurs de la morale universelle... » (Bâ, 1979, pp. 27-28). Si Aïssatou et d'autres personnages féminins figurants pratiquent l'obscurantisme en parcourant les marabouts pour charmer les hommes pour qu'ils les aiment, certainement, elles n'opèrent pas dans le cadre des valeurs universelles d'émancipation de la femme. Leur comportement donc la représentation est un décalage espace, temps. Espace parce que le maraboutisme n'est pas caractéristique de l'Occident ; temps parce la femme scolarisée du dernier quart du 20^{ème} siècle se concentre sur son développement personnel, son autonomie. Même s'il devient indispensable de charmer l'homme, cela serait avec l'intention de l'exploiter mais pas de se faire exploiter. Eu égard de ce constat, le profil négatif d'Aïssatou ne la qualifie pas d'être l'héroïne ni l'anti-héroïne. Selon Bénac,

Le héros est supérieur à l'auteur : il vit d'une vie plus parfaite que lui, est ce qu'il eût, il va au bout de son destin ; - au lecteur, il est, avec une grande intensité, ce que le lecteur pourrait être, voudrait être ou craindrait d'être (...) Même s'il semble un anti-héros, il est par sa perfection littéraire, par la concentration de sa vie et de ses traits de caractère supérieur. Bénac (1988, p. 436)

Très évidemment, le personnage principal de Beyala dans *Comment cuisiner son mari à l'africaine* ne représente rien, ne symbolise rien et n'incarne aucune valeur. Elle n'a pas de statut particulier si bien que c'est autour d'elle que s'articule l'histoire. Tout semble négatif dans ce roman. Les personnages ont des traits très négatifs. Les représentations

aussi sont antérieures au temps et aux réalités socioculturelles. Évidemment, le roman est presque vide.

2.2. *La discordance thématique*

La discordance thématique du texte renforce la notion de vide du roman. Comme c'est déjà indiqué, il y a une discontinuité véritable d'ascension de thème d'immigration évoqué dès la première page. Le « je » narrateur dévoile que « j'ai quitté mon pays pour apprendre à connaître le monde » (Beyala, 2000, p. 11). Il s'agit d'une immigration touristique. Cependant, l'évocation de mot « exil » dans le paragraphe suivant montre que la narratrice est contrainte de quitter son pays et vivre en France. Peu importe cette contradiction car les deux peuvent entraîner des crises culturelles, sociales, économiques et des stigmatisations, des discriminations. Toutefois, dans le texte la narratrice n'est confrontée à aucun de ces problèmes. Elle s'est assimilée aisément à cause de sa propre croyance que le Blanc est supérieur au Noir. Elle note :

Je regarde le ciel et j'imité les Blanches, parce que, je le crois, leur destin est en or ; parce que, je crois, elles ont une bonne connaissance du bien et du mal, de ce qui est convenable ou punissable, du juste ou de l'injuste ; parce que, je le crois, elles savent jusqu'où aller et comment s'arrêter. Beyala (2000, p. 11)

L'impression créée suite à l'évocation de ce thème d'immigration et/ou d'exile est que Beyala allait donner plus de détail sur la condition de la femme immigrée et/ou exilée. On pense que le détournement thématique est louable sauf si le thème n'est pas enterré pour toujours. L'on entend qu'au moins Beyala établit un lien entre tous les thèmes évoqués dans roman. L'interruption du thème d'exile, du tourisme, de séduction et le thème de cohabitation renforcés par l'espace gastronomique neutralise le message qui aurait pu ressortir du roman. L'arrêt de progression thématique rend le message du roman difficile à décoder.

Conclusion

Cette étude établit tout d'abord qu'au lieu de promouvoir l'image de la femme en traitant les grandes lignes de la littérature des femmes, *Comment cuisiner son mari à l'Africaine* de Beyala fait plutôt l'éloge des valeurs et des pratiques du patriarcat. En plus, ce roman représente des personnages féminins démunis contrairement à l'ordre

des textes des femmes. Le personnage principal, Aïssatou et d'autres personnages féminins sont médiocrisés faisant que leur image sombre ne communique aucun message à visée émancipatrice et libératrice pour la femme. L'espace dans lequel elles évoluent et la manière dont elles voient l'homme comme principe actif qui doit être nécessairement gagné et garder rehausser le concept de la femme au foyer.

L'étude établit également que l'érotisme langagier dans le texte ne s'inscrit pas dans le contexte de la littérature du corps. Son emploi démesuré fait qu'il est considéré comme un blasphème. L'érotisme est toujours exprimé à travers l'euphémisme langagier dans la société africaine. Outre, le corps dans la littérature des femmes n'est jamais objet du plaisir. Il est un outil d'émancipation et de libération qui signale le pouvoir du contrôle et de l'autorité de la femme sur son propre corps. Évidemment, sur le plan discursif, le roman n'est pas le bienvenu en Afrique.

L'étude conclut en rappelant que Beyala a négativé tous les personnages du texte. Le personnage principal n'a aucune ambition au-delà d'être épouse ; elle n'a aucune identité particulière. Ainsi, elle ne véhicule aucun message visant à encourager les femmes de se libérer des enlacements des pratiques patriarcales. L'étude maintient qu'étant donné que *Comment cuisiner son mari à l'Africaine* n'a aucun message constructif pour les lecteurs et lectrice de son temps, il est vide.

Références bibliographiques

- BÂ, Mariama. (1979). *Une si longue lettre*. Les Nouvelles Éditions Africaine.
- BÉNAC, Henri. (2000). *Guide des idées littéraires*. Paris : Hachette.
- BEYALA, Calixthe. (2000). *Comment cuisiner son mari à l'Africaine*. J'ai lu.
- BONNET, Christian. & SALEM, Jean. (2005), (ed) *Histoire de la philosophie*. Paris : Librairie Philosophique J Vrin, Sorbonne.
- BUNCH, Charlotte., HINOJOSA, Claudia. & REILLY, Niamh. (2000). Les voix des femmes et « Les droits de L'homme » : La Campagne internationale pour l'affirmation des droits humains des femmes. Center for Women's Global Leadership Rutgers, the State University of New Jersey.
<http://www.cwgl.rutgers.edu>

- CHAUDET, Chloé. (2016) *Écriture féminine aux XXe et XXIe siècles, entre stéréotype et concept*. <https://self.hypotheses.org/publications-en-ligne/ecriture-feminine-aux-xxe-et-xxie-siecles-introduction>
- CREMONESE, Laura. (1997). *Dialectique du masculin et du féminin dans l'œuvre d'Hélène Cixous*. Paris : Schena Didier Érudition.
- DOKOTALA, Boniface. (2016). *La représentation féminine de la culture et de la tradition dans C'est le soleil qui m'a brûlée et Comment cuisiner son mari à l'africaine de Calixthe Beyala*. Journal of Humanities. (Zomba), Vol. 24, 2016
- CIXOUS, Hélène. (2010). « *Le rire de la Méduse* » [1975], dans *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. (Préface de Frédéric Regard), Paris : Galilée.
- KESTELOOT, Lilyan. (1992). *Anthologie négro-africaine. Histoire et textes de 1918 à nos jours*. Paris : Edicef.
- LOISON, Aurore. (2010) *Une vie de Maupassant ou " l'écriture du vide "*. Master 2. Université de Pau et des Pays de L'Adour. <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00498644>
- MIRFENDERESKI, Mahbubeh. & HEIDARI, Mehdi. (2016). *Les personnages de Maupassant, modèles réels ou fictifs ? Revue des Études de la Langue Française*. Volume 8, Issue 2, 2016, pp. 33-42 <http://relf.ui.ac.ir>
- NDIAYE, Marie. (2009). *Trois femmes puissantes*. Paris : Gallimard.
- WITTIG, Monique. (2002). *The Straight Mind and Other Essays*. Massachusetts: Beacon Press.